

BRÈVES

AU HASARD DE MA BIBLIOTHÈQUE

Atiq Rahimi fuit l'Afghanistan en 1984 et se réfugie en France. En 2002, après la chute des Talibans, il revient à Kaboul pour la première fois. Le Retour



imaginaire est inspiré de ce voyage.

Le livre s'ouvre sur l'arrivée du narrateur à Kaboul. Dans son bagage, un lourd matériel photographique. Dans sa tête, l'ambition de photographier les blessures et, à travers elles, ses propres cicatrices.

Dès l'aéroport s'ouvre un dialogue entre lui et un porteur qui certes porte sa valise, mais aussi son prénom :
« – Par quoi commencer mes prises de vues ?
– Par le regard.

Et ce jour-là nous ne fîmes que regarder.

Et blessures nous vîmes (...)

– Si tu veux que tes photos te renouent avec ton passé, laisse tomber tes appareils. Ce qu'il te faut c'est un appareil qui sache voir. »

L'appareil qui sait voir, c'est son cœur. Pour montrer, il s'en remet à une simple boîte en bois. Voilà un livre puissant sur l'acte de regarder et le pourquoi de dire.

Atiq Rahimi, *Le Retour imaginaire*, P.O.L, 2005

ALTERNATIVES MATÉRIELLES

Le 6x6 vous tente mais vous effraie ? Voici une piste. Pour le prix d'une carte-mémoire standard,



on trouve d'occasion des appareils à soufflet des années cinquante à la fois légers, compacts et attachants, en très bon état. Par exemple l'Agfa Isolette I (premier de cinq variantes). Techniquement c'est rudimentaire : un 85 mm au piqué remarquable ouvrant de f/4,5 à f/32, quatre vitesses (25°, 50°, 200° et pose B), une mise au point métrique (il faut évaluer soi-même la distance au sujet : vive l'hyperfocale !) et bien sûr, pas de cellule (vive la règle du f/16 !). Avec deux ou trois rouleaux 120, osez par exemple une série de portraits des habitants qui vous hébergent.

Cet appareil entre vous et eux, c'est l'expérience d'un rapport à l'autre plein de douceur et de surprise qui vous attend, et le plaisir d'un geste photographique élémentaire et complet.



MONASTÈRE DE GATLANG, DISTRICT DE RASUWA, NÉPAL, JANVIER 2013

© PHOTOS : F. LECLoux

L'objectif : Ce qu'il y a à voir...

C'est un monastère à une heure de marche au-dessus de Gatlang, dans le pays Tamang, au nord de Katmandou. Je ne connaissais pas ce territoire. Un ami m'en raconta les paysages, les saisons, les affaires humaines, les maisons aux toits de planches, la fromagerie, le petit lac, le cours des jours... Je me mis en route.

C'est ici mais ce pourrait être ailleurs. Ce pourrait être une mosquée, une église, une nécropole, un musée, un magasin de disques, Manneken-Pis... Ce pourrait être à toute autre distance de tout autre village du Monde... Ce pourrait être tout autre but, toute autre occurrence de ce qu'il y a à voir dans l'ailleurs – et tant qu'à faire à photographier. Ce jour-là c'était ce gomba.

Une bâtisse de pierres à la silhouette plus civile que religieuse. Dans l'obscurité d'un fenil à l'écart du corps principal, un vieillard assis dans la paille coupait des pommes de terre. Me voyant il se leva. Il tira de ses braies une clef dont il déverrouilla la porte principale. Au fond du hall il poussa les vantaux ouvrant sur la chapelle. Il alluma une ampoule économique. Tel est son ministère lorsque point un visiteur de ma sorte. Je me déchaussai pour entrer. Il ne parlait presque pas et seulement par grondements. Nos gestes déplaçaient un air abandonné. Je songeai que quelque chose comme une ère était en train de s'achever ici.

Je lui remis une aumône pour l'entretien des statues et quelques jours de riz. Je ne l'ai pas photographié. Il aurait fallu une vie, ou une demie en dormant peu, pour accéder à la liberté nécessaire à déterrer de nous une image qui ne s'achève pas en négation. Mais que photographier alors, à part l'image déjà pré-vue confirmant que j'avais vu ce qu'il y avait à voir ? Et pour dire quoi ? Avec quel objectif ?

Rester, partir ? Longtemps j'hésitai. Le temps de désapprendre ce que mes yeux savaient, et de reconnaître enfin cette tôle ondulée que j'avais aperçue dès le début. Cette tôle qui d'ordinaire fait scintiller les hameaux dans les collines de l'Himalaya, mais à laquelle je ne pensais plus dans ce village toituré de bois sombre. Cette tôle à la fois commode et laide et qui toujours me tend le même piège où je me jette le cœur le premier : penser le bien-être de l'autre à sa place. Cette tôle était là. Dans le réel. J'ai tracé un cadre autour d'elle. Un cadre subjectif, qui abolit le vrai et le faux et n'affirme que ceci : voici ce que j'ai vu.

www.fredericlecloux.com